

Florent Gathérias

LE POLICIER LA NUIT

Dormez, braves gens, il est minuit et tout va bien ». Cette formule, surgie de nos souvenirs scolaires, symbolise l'organisation de la sécurité nocturne des villes à partir du Moyen Âge.

La nuit a toujours généré des inquiétudes, réelles ou imaginaires. La tombée de la nuit crée des angoisses chez les tout-petits qui le manifestent souvent bruyamment. La confiance nécessaire à l'endormissement et à la qualité du sommeil résulte notamment de la sécurité assurée par l'entourage, puis par la société. Les dangers liés à la nuit et à l'abandon au sommeil, souvent comparé à une mort partielle, semblent inscrits au plus profond de nos réac-



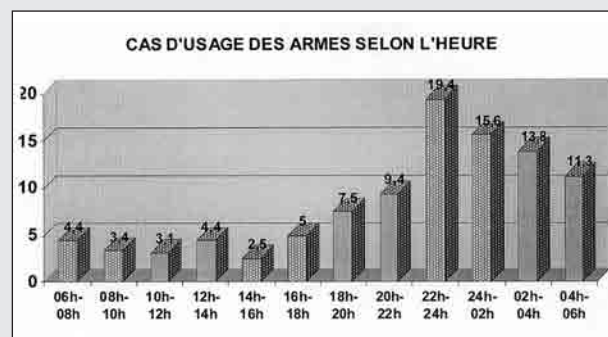
Brigade anti-criminalité.

tions et de nos peurs. Le besoin de sécurité et la nuit sont indissociables, accentuant l'importance du rôle des policiers en ces instants d'obscurité.

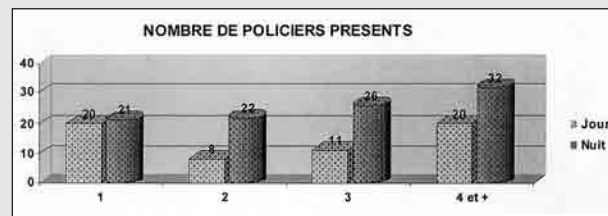
D'un point de vue physiologique, les mécanismes de la vision diffèrent le jour et la nuit. Les détails qui nous

servent de décor et d'éléments de repérage se modifient jusqu'à disparaître la nuit, générant ainsi une tension anxieuse. Les mouvements prennent davantage d'importance, mais sans qu'il y ait la perception des détails fins. La vigilance ne peut alors qu'aller de pair avec la méfiance, exacerbant les réactions, notamment liées aux effets de surprise bien plus fréquents, et au doute issu du flou des perceptions. L'attention se focalise sur ce qui peut apparaître dangereux, sur ce qui bouge, sur ce qui semble se distinguer des référents habituels, et ceci au détriment de la vision du reste de l'environnement qui n'est alors pas perceptivement pris en compte. Ce qui accroît alors la possibilité d'erreurs d'appréciation, ou même peut faire méconnaître les autres dangers ambiants.

La répercussion sur le terrain professionnel du policier de ces mécanismes a été relevée en grande partie par l'étude de Pierre Frédéric Bertaux (1997) de sept années d'usage des armes par les policiers à Paris, de 1989 à 1996. Différents enseignements ont pu en être dégagés. La période nocturne (20h-6h) constitue à elle seule plus de soixante-neuf pour cent des affaires recensées.



Le nombre de policiers présents, lors de ces événements, est généralement supérieur la nuit, ce qui montre la nature davantage collective des interventions nocturnes, comme l'indique le graphique suivant.



Si les individus opposés aux policiers dans les affaires évoquées ne sont pas plus détenteurs d'une arme à feu

la nuit que le jour, ils sont davantage conducteurs de voiture la nuit (68,9 % d'entre eux) que le jour (56,8 % d'entre eux). La masse agressive qu'est la voiture est un véritable danger qu'il n'est guère possible de maîtriser par usage de l'arme. Le policier a tendance à tirer sur ce monstre de métal plutôt que sur l'individu qui le conduit et qui met en jeu les vies d'autrui.

La nuit est bel et bien une autre dimension dans laquelle évolue le policier. Ses réactions doivent s'adapter à ces conditions de travail, ainsi qu'à la population à laquelle il est confronté. Si, le jour, les personnes présentes sur la voie publique correspondent au tout-venant de nos concitoyens, la proportion d'individus potentiellement délinquants est bien plus forte dès la



tombée de la nuit. La consommation alcoolique se remarque également par ses excès et conséquences induits. Le rythme de vie comme la nature du travail est différent pour les « nocturnes ».

Les régimes et rythmes de travail varient selon les habitudes, les lieux, les types de postes de travail, et l'organisation locale. Les cycles peuvent être de trois, quatre, ou six jours (ou nuits) consécutifs, suivis de deux jours de repos. Il serait fastidieux de détailler toutes les possibilités ; à titre d'exemple, un policier d'une Brigade Anti-Cri-

minalité d'une ville des Hauts-de-Seine effectue quatre jours de 10h39 à 19h00, suivis de deux jours de repos, suivis de quatre nuits de 18h24 à 2h45, suivies de deux jours de repos. Un autre, d'une BAC de Seine-et-Marne, effectue trois nuits de 21h00 à 5h00, suivies d'une nuit de 18h00 à 2h15 (car il y a beaucoup « d'affaires » entre 19 heures et 21 heures), suivie de deux nuits de repos.

Le travail de nuit concerne les permanences comme les commissariats, avec essentiellement les brigades de roulement sortant en équipage selon les appels (« appel 17 ») ou les demandes de renfort (Police Secours). Il concerne également un nombre important de policiers patrouillant en Brigades Anti-Criminalité, généralement par voiture de trois policiers.

Frédérique Mezza-Bellet (1999) a mis en évidence des facteurs de stress davantage présents chez les policiers travaillant la nuit. Ceux qui sont ressentis le plus péniblement sont le manque de valorisation et de soutien par la hiérarchie, l'instabilité de la vie familiale, l'excès de qualification par rapport aux missions, les horaires décalés. De façon générale leurs ressentiments négatifs sont plus importants, comme une sorte d'hyper-réactivité.

Sur un cycle de quatre nuits, le caractère irritable de cette population apparaît nettement à partir de la troisième nuit, leur calme diminue en parallèle. Leur fatigue, d'un niveau élevé à la première nuit, a tendance à diminuer à la deuxième, puis à la troisième, avant d'éclater à la quatrième nuit.

Les stratégies « naturelles » de gestion du stress par ces policiers ne paraissent pas de nature différente de celles de leurs collègues de jour. Cependant certaines réactions se dégagent, avec une intensité particulière.

D'abord un temps de sommeil qui ne raccourcit jamais, contrairement aux variations individuelles habituelles, mais qui a tendance à augmenter, et ceci conjointement à la sensation de fatigue. La recherche de stimulations, la production d'adrénaline, est alors un moyen de lutter contre la somnolence.

Ces policiers affirment s'impliquer davantage dans des activités sportives. Ils ont l'impression de la nécessité d'un entraînement ou d'un défolement physique. Leurs missions sont également un peu plus « musclées », en tout cas il y a souvent un désir de l'action. À l'instar des groupes d'intervention, ils ont une image de leur métier impliquant une forme physique supérieure à celle dont ont besoin leurs collègues effectuant des tâches plus routinières, plus « administratives ». Il est souvent affirmé que « la vraie police s'effectue la nuit ».

L'une des conséquences du décalage horaire est la réduction de leur vie sociale et familiale, qui ne leur sert plus de soutien, contrairement aux autres policiers.

Enfin, il apparaît que ces policiers de nuit ont du mal à s'extraire mentalement de leurs tâches. Leurs pensées sont essentiellement focalisées sur leurs missions, ce qui accentue l'énergie qu'ils y engagent, et qui les isole davantage du reste du monde.

Nous ne développerons pas ici de façon détaillée les conséquences médicales des perturbations des cycles nycthéméraux, bien qu'elles apparaissent en filigrane des observations évoquées. Une des incidences les plus marquées du travail de nuit est le décalage social qu'il implique. En effet, la vie « normale » s'écoule le jour. La société toute entière suit des rythmes comparables, en une intégration de valeurs communes permettant une relative quiétude. Ce cadre autorise des implications personnelles dans les charges et les rythmes de travail. Même les pauses sont communes, et les horaires des journaux télévisés en sont une expression significative.

Ceux qui vivent en dehors de ce rythme se situent à ce moment, volontairement ou non, en marge du mouvement sociétal. Ce peut être pour des raisons festives (noctambules), pour des motifs malveillants (délinquance, violences urbaines), pour effectuer un travail particulier (professions de santé ou de sécurité). Il s'élabore alors une identité sociale du « nocteux » qui rapproche ceux qui partagent ce particularisme, et renforce également les sentiments d'appartenance comme l'impression de solitude et d'exclusion.

Il est évident, dans ces conditions, que la vie de famille ne peut qu'être perturbée, surtout s'il y a des enfants. Beaucoup de couples ne font que se croiser. Certains n'ont une vie conjugale et familiale que lors des jours de récupération.

Le travail policier de nuit est largement représenté par l'action des Brigades Anti-Criminalité, éléments constitutifs des structures générales de sécurité publique (police urbaine), et qui présentent des singularités tant dans leur fonctionnement que dans les conséquences pour ceux qui les composent. Le cycle de travail de nuit y est décrit par le commandant Bolo (1998) comme « fatigant et dangereux », et il poursuit par cette analyse : « Le cycle de travail de nuit fait que le fonctionnaire ne peut reprendre un rythme « normal » sur ses deux jours de repos. Le sommeil ne vient que très tard et parfois tôt le matin et, si l'individu s'impose un réveil à des heures lui permettant de partager la vie de famille, la fatigue s'accumule jouant sur l'humeur, sur la santé et sur la disponibilité et la vigilance en patrouille ».

Jacqueline Taugis (1999), policier ingénieur en formation, effectuant un stage d'étude en Brigade Anti-Criminalité de nuit, rapporte en avouant sa propre fatigue au troisième soir d'un cycle de vacances, que les policiers de la « BAC » où elle effectuait son stage ont répondu que « c'est normal, plus on approche de la fin de la semaine, et plus on constate la fatigue, et quand on reprend le lundi sur un autre type de vacances, c'est particulièrement difficile ».

Lors de ce même stage, elle a observé un comportement d'alimentation fréquent, « ils vont s'alimenter chaque fois qu'ils ont un petit creux, quelle que soit l'heure ». De même, les policiers rencontrés fument tous de façon intense, et leur consommation de café semble

importante. Cette recherche de stimulants dévoile le besoin de compenser la perte énergétique pour continuer à assurer le niveau de vigilance dont ils ont besoin pour arriver à un niveau de satisfaction suffisant de leurs capacités, en lien avec leur sentiment d'estime de soi au travail.

La tension chez ces policiers apparaît forte dès le début de leur nuit de travail, et la pression monte en puissance au cours des patrouilles. La conscience du danger est bien présente. Il n'y a pas de recherche de sensations fortes ou de production d'adrénaline pour le plaisir comme dans le cas des amateurs de sports de l'extrême.



C'est plutôt la volonté d'entretenir la vigilance nécessaire au bon exercice de leurs missions, telles qu'ils les conçoivent, qui les pousse à cette tension servant leur concentration, et qui épuise leur énergie d'autant plus qu'ils sont motivés.

Le sentiment d'isolement des policiers la nuit par rapport à leurs collègues du jour, et surtout par rapport à leur hiérarchie, est très fort. Ce qui est d'ailleurs une réalité, l'essentiel de la vie, même administrative, se déroule le jour. Cet isolement crée cependant une autonomie qui fait partie des éléments de motivation des « nocteux ». Le poids du contrôle hiérarchique est plus restreint pour eux, mais cette distance empêche un retour suffisant de l'évaluation du travail effectué. Ce manque de reconnaissance de l'investissement au travail engendre une frustration et accentue l'impression d'isolement, en rivalité avec la partie diurne de l'institution.

Les équipes de nuit se retrouvent entre elles. Elles développent un sentiment de « grégarité » qui tend à lier affectivement les coéquipiers entre eux. Il se crée une identité collective qui s'affirme en opposition à leurs collègues de jour, mais aussi à la population de la nuit, « clients » potentiels de leurs pérégrinations nocturnes. Cette identité se fixe également par l'instauration de véritables mythes s'appuyant sur des histoires vécues. Leur origine se trouve souvent dans des affrontements violents avec des jeunes de cités sensibles où des policiers ont été pris à parti ou blessés, faits redoutés d'une fréquence regrettable. Il y a aussi nombre d'histoires dramatiques, des accidents, impliquant souvent des enfants,

où des photos peuvent entretenir cette mémoire les unissant.

Ces mécanismes collectifs ne sont pas propres au travail de nuit, mais ils prennent alors une ampleur supérieure, renforçant les défenses de chacun contre les peurs et traumatismes liés à leur métier et à ses spécificités. La réalité du danger est perçue par tous, et nul ne songe à s'y soustraire, la cohésion du groupe, la place et les valeurs de chacun sont en jeu. Le partage de ces mythes scelle la cohésion de ces professionnels à leur groupe distinctif. Il se produit une véritable initiation à la confrérie des nocturnes.

Ce sentiment archaïque d'appartenance augmente l'incompréhension attribuée à « ceux du jour », et surtout à leur hiérarchie. Il permet cependant d'endosser des panoplies de policiers actifs, luttant contre la délinquance au péril de leur vie, protégeant une population qui les mésestimait, et dont les collègues savent qu'ils peuvent compter sur eux et réciproquement. En tout cas tant qu'un événement ne remet pas cette croyance en cause (cf Gathérias 1997).

Ainsi, le travail des policiers la nuit implique des contraintes spécifiques dont il n'est pas toujours tenu compte. Le décalage social qu'ils subissent accroît de façon corrélative une frustration issue de la restriction des actes de reconnaissance du travail accompli, en rai-

son d'une distance hiérarchique incontestablement supérieure. Il n'y a pas encore d'ajustement institutionnel spécifique de la gestion des ressources humaines et de l'évaluation propres aux activités nocturnes.

La complexité des mécanismes perceptifs dus aux efforts de vigilance comme au stress face à l'anxiété et à une violence plus présente la nuit, peut alors conduire vers un épuisement aux répercussions tant psychologiques que physiques. Les conditions de sécurité en interventions sont susceptibles d'être perturbées, même si l'expérience de ces professionnels peut les compenser. Cette adaptation est plus difficile pour de jeunes policiers, d'autant que leur soutien psychologique et affectif est souvent uniquement interne, au sein de leur collectif de travail, sans étayage familial ou social venant maintenir la confiance et l'équilibre personnels.

Le travail de nuit du policier est une activité qui doit être prise en compte en tant que telle, avec un développement de formations adaptées et d'évaluation des capacités comme de l'application des techniques professionnelles qui doivent être spécialement conçues pour cet objectif. Alors, peut-être, dormirons nous encore mieux la nuit...

Florent Gathérias

BIBLIOGRAPHIE

Bertaux P.-F. (1997), *Le stress et l'usage des armes dans la police*, Mémoire de D.U. de Criminologie, Université Panthéon-Assas – Paris II, Institut de Criminologie de Paris.

Bolo R. (1998), *Analyse des causes du stress ressenti par les fonctionnaires des Brigades Anti-Criminalité de Marseille*, document du 21 décembre 1998, Délégation régionale au recrutement et à la formation de Marseille.

Gathérias F. (1997), « Les policiers : sauveteurs et victimes », in *Le Journal des Psychologues*, n° 144, février 1997.

Gathérias F. (1996), « Le policier, le traumatisme et la mort », in *Victimologie*, n° 5, Paris.

Gathérias F. (1999), « Le stress des métiers de l'urgence », actes du colloque « Risque zéro ? » des 25 et 26 juin 1999, Institut national d'études de la Sécurité civile, Nainville-les-Roches.

Mezza-Bellet F. (1999), *Stress et rythme de travail dans la police nationale*, Mémoire de D.U. de biologie et psychologie du stress, Université René Descartes – Paris V, U.F.R. Biomédicale, 1999.

Taugis J. (1999), *Stage en Brigades anti-criminalité de nuit sur les Hauts-de-Seine*, document du 22 janvier 1999, Centre national d'études et de formation de la Police nationale; et entretiens du 2 février 1999 avec l'auteur de l'article.

Florent Gathérias est psychologue clinicien, expert judiciaire et chargé de mission auprès du directeur de la formation de la Police nationale.
<gathéria@club-internet.fr>